

NOS CHÉRIS



La maman. — Tu prière maintenant, pour demander au bon Dieu de faire vivre grand'maman bien vieille, bien vieille !

Labotte. — Ah ! non ; elle est assez vieille comme cela ; je vais lui demander qu'il l'arrête de vieillir.

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE DU
DÉMÉNAGEMENT

(IMPRESSIONS DE TERME)

AVANT



l'ENVIE de déménager prend subitement, soit parce que l'on n'a plus de place pour ses livres, soit parce qu'un tableau préféré n'est pas bien éclairé, soit encore parce qu'un soir, au coin du feu, on se dit : "X... est très bien logé ; si j'allais de son côté." On pense à l'appartement de X... toute la nuit, et le lendemain matin, quand on se cogne au meuble auquel on se cogne tous les matins (il a dans chaque appartement un meuble auquel on se cogne), on se dit : "Je vais déménager." Seulement on ajoute : "Je n'irai pas du côté de X..., c'est un raseur."

Chez la femme, l'envie de déménager arrive en général le jour où elle découvre qu'elle n'a plus de place pour ses robes. Si, par exemple, la femme de chambre, à laquelle on a demandé le chapeau vert et or, apporte le bleu et argent, en disant : "Oh ! pardon, madame, mais il n'y a vraiment pas de place pour les cartons," l'appartement est condamné ! Le mari aura beau protester, — l'appartement est condamné et l'exécution sera rapide.

On a vu parfois des déménagements opérés pour des raisons sérieuses ! C'est rare ! L'homme étant ainsi fait, qu'il quitte pour des raisons très futiles l'endroit où il a aimé, pleuré, souffert. Ce qui prouve une fois de plus quel rôle jouent en notre vie les sensations intellectuelles !

Une fois que le déménagement est décidé, le martyre commence. On commence par ne plus rien trouver de bien dans l'appartement qu'on veut quitter ; on déclare même que dans "ce sale quartier on n'a rien." On finit par avoir des mots avec son concierge, qui de son côté n'a plus aucun ménagement pour la victime qui va lui échapper. L'agacement gagne les domestiques, qui cassent plus que jamais "parce qu'il n'y a de place pour rien," et qui pour un peu déménageraient tout seuls, s'il n'était pas d'un bon maître de faire tout ce que désire son valet de chambre.

A partir de ce moment, toute la vie est définitivement gâtée : tout ce qu'on dit, tout ce qu'on voit a rapport avec l'appartement que l'on veut quitter et celui qu'on n'a pas encore trouvé. L'homme le plus indifférent mesure les distances.

On entre dans la période difficile, celle du nez en l'air. On ne peut plus voir un écriteau sans le regarder. On ne peut plus voir de fenêtres dépourvues de rideaux sans lever les yeux. On devient poli avec les concierges, qui deviennent de plus en plus grossiers. On connaît tous les escaliers de Paris. On sait à l'avance ce que contient l'appartement affiché. On fait dans sa journée plusieurs mont Blanc. On est mort, harassé, brisé.

Arrive la période de l'à peu près. Celle de "l'appartement ferait bien notre affaire, si..." Ces "si" sont de natures diverses :

— S'il n'était pas trop petit, pas trop grand, pas trop haut ou pas trop bas.

— S'il y avait plus d'armoires.

— S'il y avait du pavé de bois.

— Le buffet n'ira pas.

— Si tu n'avais pas acheté cette statue ridicule !

— S'il ne fallait pas refaire le salon.

On passe par la période de l'abattement. Si l'on n'avait pas honte de soi-même, si l'on n'avait pas peur de ses domestiques, si l'on n'était pas obsédé jour et nuit par cette idée d'appartement, on renoncerait à tout changement, on resterait dans l'ancien, auquel on retrouve des qualités, — mais on n'ose pas.

Et l'on arrive à la crise finale : celle de la réso-

lution subite. On voit un appartement dans un quartier auquel on ne songeait même pas en rêve, — et ça y est, on a le coup de foudre locatif. En une heure c'est fait, c'est réglé : denier à Dieu (encore une jolie invention), bail, enregistrement, tout y est ! ouf ! ON A LOUÉ. On trouve que l'on a atteint le but principal de la vie. On croit qu'on en a fini avec les ennuis, — ils commencent.

PENDANT

Cette seconde période dure neuf mois. Trois mois pendant lesquels on n'a plus l'ancien appartement, trois mois pendant lesquels on n'en a pas du tout, trois mois pendant lesquels on n'a pas encore le nouveau.

Pendant les trois premiers mois on est la proie des tapissiers qui enlèvent tout ; on a loué trop vite, rien ne va ; mais comme on est décidé à ne pas faire de grosses dépenses, on fait arranger, ce qui coûte infiniment plus qu'acheter. On est donc condamné à voir ses tableaux par terre et ses bibelots disparaître l'un après l'autre dans des caisses remplies de paille. Que de douleurs et d'émotions ! que de craintes trop souvent qualifiées par le "Tiens ! il manque une petite chose." C'est aussi pendant cette période que les livres entassés dans les coins mettent la patience de toute la maison à de terribles épreuves, c'est pendant cette période que les coins des reliures sont cassés. C'est pendant ce temps qu'on perd ses habitudes, qu'on retourne au cercle, qu'on se flaque des mots durs.

C'est aussi dans ces moments que l'on ne vit qu'avec les tapissiers, les décorateurs, les peintres, les gaziers ! On en arrive à ne plus penser qu'à l'exactitude des fournisseurs. On fait de la politique avec les ouvriers pour les intéresser à l'ouvrage. On est lâche, on essaye de tous les systèmes, depuis la bassesse accompagnée de pourboires jusqu'à la grossièreté accompagnée des mêmes pourboires. On supplie. On invente des contes à dormir debout pour attendrir ces monstres revêtus de blouses diverses. On est heureux quand le concierge vous dit : "Les ouvriers sont en haut." On devient gâteux.

Enfin le grand jour arrive ! Les voitures sont là. On déménage ! Et c'est le seul moment où la douleur devient absolument intolérable.

UN PHÉNOMÈNE



— Vraiment, votre bambin est devenu l'un des pages de la chambre. A quoi doit-il sa nomination ?

— A ses talons.